



Madame, Monsieur,

Soyez les bienvenu.e.s à la 15^{ème} édition du CRAC (Créations, Réalisations Artistiques Contemporaines), le rendez-vous incontournable des Arts Actuels à Champigny qui se déroulera du 13 mai au 10 juin 2016. Cette rencontre entre artistes, citoyens de tous âges initiée par la Municipalité se veut un temps fort de l'art contemporain dans différentes formes d'expression.

Terreau créatif pour la jeune génération d'artistes émergents, comme véritable vitrine pour les artistes confirmés, cette biennale s'affirme au fil du temps comme une manifestation grand public. En écho aux villes jumelées avec Champigny, cette 15^{ème} édition sera l'occasion de découvrir des artistes internationaux.

Deux prix seront décernés durant la biennale. Celui du jury dit "professionnel" et le prix du jeune public choisi par les enfants qui se traduisent chacun par une exposition personnelle du ou de la lauréat-e et de l'édition d'un document de présentation.

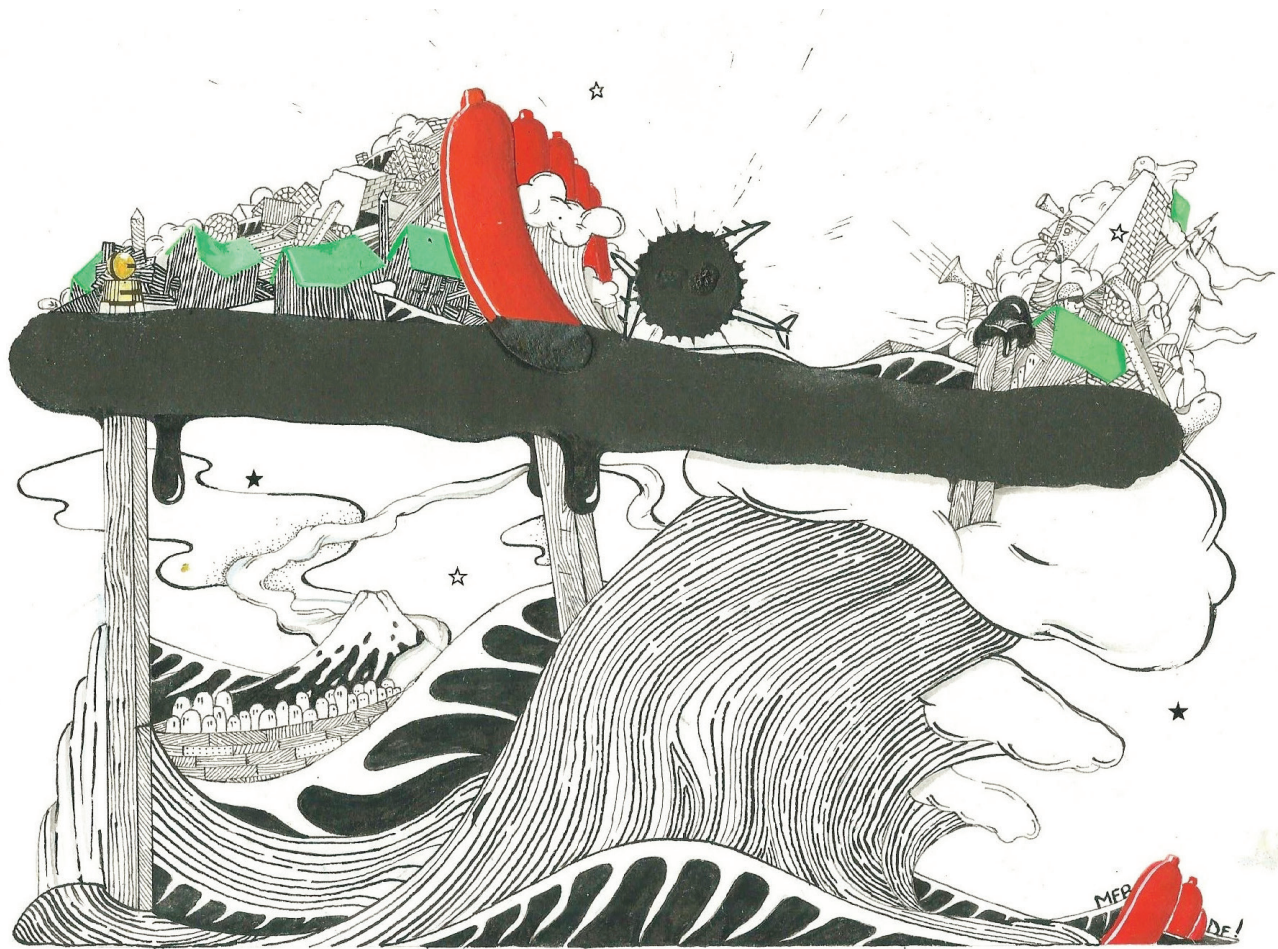
Le prix du jury s'accompagne aussi de l'acquisition d'une œuvre par la Municipalité, d'une valeur de 3 400 euros.

S'il fait débat et provoque en nous des émotions comme des interrogations, l'art contemporain nous aide à avancer ensemble dans la même direction, celle de la découverte, du partage et de l'échange autour de pensées positives et créatives.

Marie Kennedy, *Maire-adjointe chargée des politiques culturelles*

.....







Vincent Bailliez

Né en 1974. Il vit et travaille à Montreuil.

« L'essentiel de mon travail emprunte les voies de la peinture et du dessin. Depuis mes années de formation jusqu'en 2008, j'ai développé une pratique picturale alternant de grands et petits formats. La peinture a constitué pour moi un espace d'expérimentation pour construire un langage que j'espère le plus personnel possible mais aussi un espace d'initiation pour me construire en tant qu'artiste.

En 2008, j'ai pris un autre chemin, celui du dessin. Cela constituait jusqu'alors une forme de pratique annexe, dans des carnets, sans intention de montrer ces travaux. J'ai commencé à travailler chez moi, quittant cet univers de peinture. J'ai trouvé alors une forme de légèreté. Le papier, l'encre m'amenait à travailler des questions essentielles telles que l'équilibre du blanc et du noir, l'importance des supports (la trame et l'épaisseur du papier) et de la composition. Je recherche une forme d'immédiateté, de réactivité dans la réalisation de mon travail plastique, le dessin me le permet par son économie de moyen notamment.

Je pars volontiers d'une forme, d'une trace, d'une tâche pour donner cours à mon imaginaire sans ligne prédéfinie. Je cherche à mettre en avant la complexité des liens entre l'intime et l'Histoire, entre le perceptif et l'imaginaire. Je m'intéresse à la question de la narration, par le trait. J'use d'une forme d'association libre pour construire des histoires absurdes, des représentations de fêtes orgiaques, de paysages en proie à de terribles conflits ou désastres, de scènes où le grotesque se déploie. »

La guerre des mondes, 2010-2015,

Encre, gouache et décalcomanies sur papier, 30x40,
www.vincentbailliez.fr, vincent.bailliez@gmail.com



Crédit photo : Marion Bénard





Marion Bénard

Née en 1987. Elle vit et travaille entre Paris et Montreuil.

« Si certains de mes travaux représentent un long travail de patience et de précision, d'autres relèvent du readymade. Tout est approprié, crayon, aquarelle, bois, plâtre, papier, tissu, objets, tout me sert.

Mes pièces jouent avec sérieux au jeu des ressemblances. Le costume, le fard, l'attitude m'intriguent. Sous le masque, derrière les avatars se cache l'identité profonde. Je veux mesurer la part de jeu, la part d'angoisse du manège social.

Dans la mimésis, la doublure du je(u),
où est l'intime dans la vitrine ?

Le mimétisme sert au prédateur, à l'inquiet, au pudique, au séducteur. S'il traduit un instinct de survie, il est aussi synonyme de profusion, de passion, de jeu, d'ivresse, d'esthétique. C'est ce pourquoi je travaille. Quand l'exubérance passe inaperçue, que le rusé se fait piéger, quand l'animal imite la peau de bête et la feuille morte refuse de tomber, que le modèle ne se sépare pas de son portrait ni le panier de pommes de sa nature morte, quand la peinture se déroule et la sculpture s'étale.

Ce réel de résistances et d'absurdités cohérentes, je lui donne vie dans des pièces où les hommes, les animaux, les objets dialoguent, tous personnages : figurants ou acteurs. Des relations complexes et ambiguës de compétition, d'amitiés, de dépendances existent entre eux.

De cette logique du dysfonctionnement, de l'à-peu-près, du fragile, mes pièces trouvent leur équilibre. »

Halifax Rabbit, 2011,

Techniques mixtes, 40x60x30,

www.marion-benard.fr, mb.marionbenard@gmail.com



Credit photo : Héloïse Bernis





Héloïse Berns

Née en 1966. Elle vit et travaille à Bruxelles en Belgique.

« La photographie, c'est mieux qu'un art, c'est un phénomène solaire où l'artiste collabore avec le soleil. » Lamartine

Héloïse Berns photographie essentiellement en noir et blanc, que ce soit en numérique ou en argentique. Portraitiste, elle cherche à capter la fragilité et l'unicité de chaque personne, de chaque lieu, de chaque instant. « Je ne cherche pas la couleur mais plutôt les ombres, les lumières qui donnent à la photo plus de relief, de mystère et de liberté ».

Avec sa série **Seule avec toi**, c'est la gémellité qui est au centre de la recherche : montrer ce quelque chose de particulier, ce mystère résumé par l'idée qu'on est seul à deux.

Seule avec toi, 2011-2014,

Photographie numérique, 50x50,
www.heloiseberns.com/, heloiseberns@gmail.com





Karine Bouleau

Née en 1986. Elle vit et travaille en Essonne.

«Poursuivant l'idée d'une Récréation, mon attention se porte sur des objets ordinaires à parcourir et à réinvestir.

Curieuse de nouvelles techniques, les médiums que j'expérimente et que j'utilise sont variés. Je les choisis et les adapte en fonction de mon projet initial, dans une recherche de sens et de cohérence.

Par ce biais, je formule des propositions plastiques liées à des attitudes de jeu.

En réinterprétant des éléments du quotidien, je tente d'articuler lieux d'échanges et supports d'imaginaire.

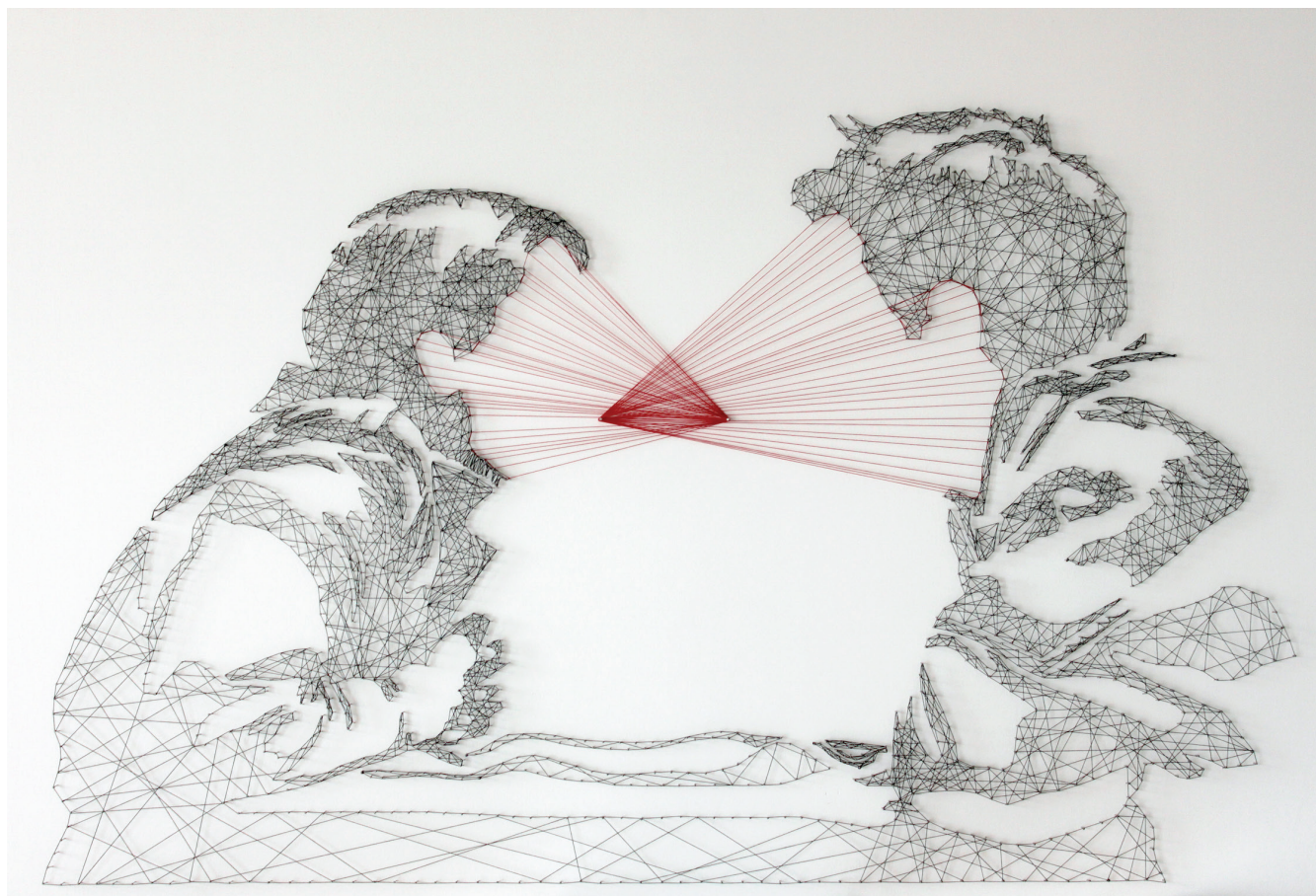
J'appréhende ces "terrains de jeu" comme des interfaces sociales.

Par ces détours, je cherche à développer des aires intermédiaires d'expériences, animées de "connivences ludiques".»

Dédale, 2016,

Assemblage de bois, 110x220x130

www.karinebouleau.wordpress.com, contact.karinebouleau@gmail.com





Pamela Campagna

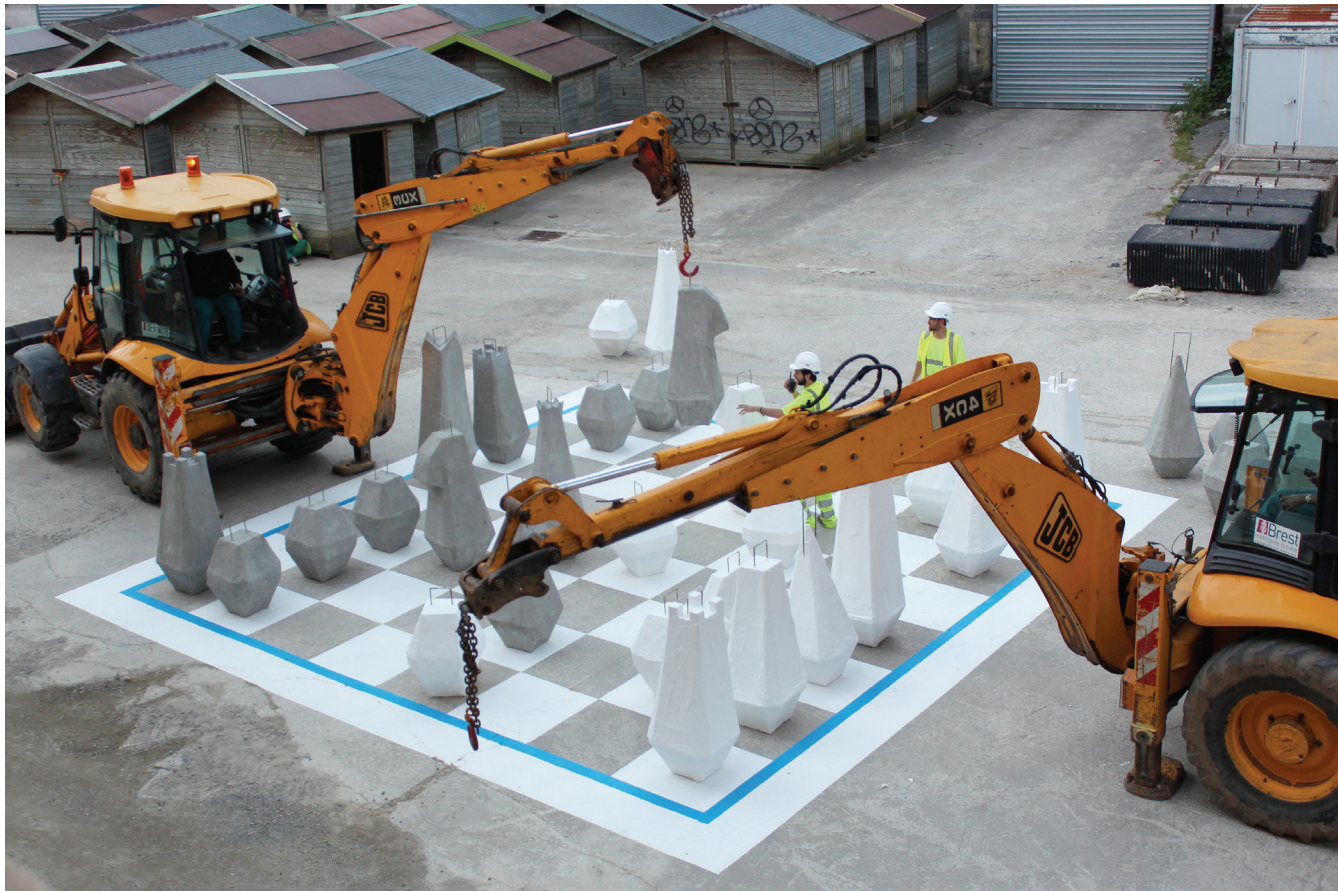
**Née en 1977. Elle vit et travaille dans la région
des Pouilles en Italie.**

Depuis 2011, à travers son travail, elle questionne la mutation et l'intemporalité des sens. Ses œuvres cherchent à interroger les relations humaines en rendant visible les connexions profondes et intimes. Après avoir expérimenté plusieurs médiums, c'est vers la fibre qu'elle s'est naturellement tournée notamment pour la tension de la matière, sa flexibilité, sa simplicité et surtout la possibilité de construire de fragiles et complexes architectures. Les fils sont de simples lignes qui peuvent être étendues jusqu'à l'infini, définir et séparer l'espace. Elles créent alors une nouvelle sémantique quand elles dialoguent entre elles.

Le tissage est donc au cœur de sa réflexion et création artistique.

God is made of 2, 2015,

Tissage de fils et de clous sur planche de bois, 125x80
www.pamelacampagna.com, me@pamelacampagna.com





Aymeric Caulay

Né en 1989. Il vit et travaille à Paris.

« Une œuvre d'art doit s'emparer de l'espace et du lieu, des activités ou systèmes liés.

Elle doit être une expérience vécue : c'est-à-dire sortir de sa condition d'objet isolé que l'on regarde et entrer en relation avec le spectateur de manière à l'émanciper, à favoriser son acuité au sensible.

J'ai ainsi pu mettre en place des projets artistiques en prenant en compte l'importance du contexte et en abordant une recherche particulière et inhérente aux lieux (population, architecture, récit, mémoire,...).

Effleurant l'espace entre l'Histoire et les histoires, je construis des fictions à partir des collectes opérées sur le territoire.

Pour l'œuvre présentée, l'aspect très chorégraphique de la pièce souligne pour moi l'idée qu'un chantier est visible de tous et que c'est un espace-temps où les gestes des ouvriers et des machines peuvent facilement être envisagés comme une danse étudiée, précise et répétitive sur un fond sonore très présent. Cette pièce est à mon sens une réinterprétation d'un jeu où traditionnellement silence et minimalisme font loi.

Le collectif prend une place importante et l'idée de réseaux et de collaborations devient l'essence de mon travail. Je m'approprie ainsi des situations concrètes auxquelles je donne une nouvelle lecture liant l'art et le monde : une articulation de l'un à l'autre, un partage des uns aux autres... »

Jeu de tractopelles, 2013

Vidéo (sculpture-installation, fer à béton, tractopelles, peinture routière. Brest)

base.ddab.org/aymeric-caulay, aymeric.caulay@gmail.com





Ymane Chabi-Gara

Née en 1986. Elle vit et travaille à Paris.

«Entre onirisme et réalité crue, mon travail explore les possibilités de la figuration à une époque où la peinture semble vouloir en trouver les limites.

Mes compositions allient une approche traditionnelle de la peinture (soucis de la composition, usage quasi millimétré des couleurs) et expérimentations techniques. Mes sources d'inspiration proviennent de Google, Tumblr, site d'informations et autres banques d'images.

Une victime de conflits armés se voit transformée en une figure christique.

Une pornstar devient la madone d'une religion imaginaire.

Un parc d'attraction abandonné se transforme en paysage extraterrestre.

Une scène d'animé ou une page de manga m'inspire un thème coloré.

La sauvagerie de la vie est brouillée par des couleurs charmeuses ou par l'épaisseur de la peinture qui vient flouter, atténuer et instiller le doute.

Etrangeté et mysticisme parcourent mon travail, toujours au service d'une narration dont je suis la seule à connaître le sens. Mes images demandent au spectateur d'entrer dans un monde semblable au nôtre mais suffisamment étranger pour que s'invente une infinité de mythologies personnelles.»

The great green escape (n°3), 2015-2016,

Acrylique sur contreplaqué, 54x72,
superkitschdeluxe.tumblr.com, ymanecg@gmail.com





Che-chia Chang

Né en 1978. Il vit et travaille entre Villejuif et Paris.

« Le concept occidental du Paradis, je le définis dans mes photographies à la manière de la peinture chinoise, en laissant place au vide, de façon à accentuer la notion de la matière du plein que j'exprime par des volumes bleus architecturés, et présents seulement de place en place pour laisser cheminer le regard de bas en haut, vers le Ciel.

Ce sujet est lié à ma propre culture : dans certaines légendes chinoises, les esprits habitent au fond de la montagne silencieuse entourée de brume, qui engendre une mystérieuse sensation. En m'inspirant de la peinture chinoise où on laisse du blanc pour susciter l'imagination ; l'architecte allemand Ludwig Mies van der Rohe avec son « less is more », m'inspire dans ce que je voudrais moi-même exprimer en simplifiant les détails de l'image et laissant du blanc pour aboutir à plus d'imagination.

“Paradis” évocation vague mais remplie de sens dont on entend souvent parler. On ne l'a jamais réellement vu, comment est-il ? Dans mon imagination, c'est une ville bleue et blanche suspendue en plein ciel, une ville où règnent le calme et la paix. »

Paradis -I, 2010,

Photographie numérique, 100x70,

www.chechiachang.com, c.chechia@gmail.com



Credit photo : Chassary&Belarbi





Chassary & Belarbi

**Amélie Chassary est née en 1980 et Lucie Belarbi en 1984.
Elles vivent et travaillent à Paris.**

« Dans notre recherche photographique, nous interrogeons les objets qui nous entourent, leurs aspects et leurs fonctions symboliques. Le quotidien est un sujet qui nous pousse à déformer et distordre la réalité. Ainsi, dans les mises en scènes cohabitent nos inventions narratives avec des représentations du réel. C'est dans le tracé de ce fragile équilibre, que nos désirs de retranscrire l'intime s'expriment.

L'histoire de chacune des photographies est scénarisée. Sans cesse en train de préciser nos intentions, le travail de préparation prend une part importante dans le temps de la réalisation. Rassurant, il nous permet de visualiser notre idée et de se projeter pour être au plus proche de ce que sera la photographie finale. Nous travaillons à l'argentique. Nous réalisons nous-mêmes les installations textiles et picturales. Les prises de vues se font très souvent en lumière naturelle. Nous choisissons pour chacune d'entre elles une gamme de couleurs aux valeurs picturales précises. »

Les veilleurs, Résonance, 2013,

Photographie argentique, tirage papier Hahnemühle Fina Art, 160x195,
www.chassarybelarbi.com, chassarybelarbi@gmail.com





Les soeurs Chevalme

Nées en 1981. Elles vivent et travaillent à Saint-Denis.

« Si l'identité est le fil conducteur de notre démarche, il n'y a rien d'anodin à cela. Sœurs jumelles, nous sommes deux personnes mais perçues comme une seule. Cette dualité intrinsèque nous a rapidement menées aux questions de la mixité culturelle et à aborder des problématiques identitaires. L'identité est exprimée au singulier et représentée comme une entité homogène et hermétique. [...] Voici donc notre postulat : l'identité est multiple et complexe. Elle est plurielle, elle est « histoires », car dans un monde se définissant comme globalisant, l'identité se déplace, migre, s'enrichit, s'acoquine, se marie, se recrée, intègre et absorbe en permanence. [...]

“No man's land” est le titre d'une réalité en miroir et surtout d'une expérience à créer. Cette série sera créée dans la ville de Saint-Denis avec ses habitant-e-s. Il s'agira de réfléchir à la question des territoires « genrés » et de réinventer ces lieux du vivre ensemble. Si la mixité doit passer par le social, elle doit aussi passer par le genre. Comment occuper l'espace public au féminin ? Cette série de peintures grand format tâchera de représenter des scènes urbaines où les femmes seront sur le devant de la scène, dans des lieux habituellement occupés par des hommes. »

Série No man's land, Hall du 15 rue Gisquet – 93200 Saint Denis, 2015,
Acrylique sur toile, 155x255,
www.lequartiergeneral.com, les.soeurs.chevalme@gmail.com







Dorian Cohen

Né en 1987. Il vit et travaille à Paris.

«Alors que j'entreprenais des études d'ingénieur à l'Ecole centrale, j'ai décidé de devenir peintre à l'âge de 21 ans après une visite de la rétrospective du peintre russe Wassily Kandisky au Centre Pompidou en 2009, où j'ai ressenti un choc pictural renversant. Diplômé Ingénieur, j'ai travaillé 3 ans dans l'aménagement du territoire, et plus particulièrement dans l'aménagement de quartier urbain. Parallèlement, j'ai appris la peinture figurative en pur autodidacte les soirs et week-ends, jusqu'au point de mettre un terme définitif à ma carrière d'ingénieur pour me consacrer exclusivement à la peinture.

C'est à ce moment particulier de ma vie, que j'ai entrepris mon premier travail sur le paysage urbain. En effet, frustré d'être devant mon ordinateur, au lieu d'être près de mes toiles, je me suis mis à peindre l'ensemble des vues sur le paysage de grands ensembles, qui entouraient mon bureau. Depuis, je m'intéresse à ces espaces publics, ces architectures, ces urbanités, là où le beau n'est pas une évidence, là où ni même le laid n'est flagrant. Je m'attache ainsi à révéler le potentiel pictural de ces espaces à travers le grand jeu de la peinture figurative. De plus en plus, je m'éloigne du réel pour composer mon propre espace, mon propre paysage, je mets en image des compositions urbaines, des paysages d'infrastructures, des fantasmes urbains que je n'ai jamais pu réaliser en tant qu'ingénieur-urbaniste faute de moyens financiers et de temps. Mes travaux constituent le début d'un long travail de recherche picturale et théorique sur le paysage urbain.»

Départ en vacances – 04, 2015,

Huile sur toile, 70x80,

www.dorian-cohen.com, dorian.cohen7@gmail.com





Anne Commet

Née en 1970. Elle vit et travaille en région parisienne.

Anne Commet peint de grands paysages et territoires abstraits. Ayant fait le choix de l'insoumission à la figuration, elle s'intéresse aux textures, aux couleurs et à la complexité de la surface du tableau. Son travail porte sur notre rapport à l'image et son pouvoir évocateur.

Les couches de peinture, les empreintes et les textures se superposent dans un processus continu de construction et d'effacement. L'explosion des couleurs, la profusion et l'accumulation des traces créent une tension visuelle à la surface de la toile. Pourtant, dans le temps et le travail, une image globale apparaît.

Plus que les formes et les éléments picturaux, c'est un engagement profond dans la couleur et la matière qui s'exprime. A travers sa pratique, Anne Commet nous propose une représentation personnelle et vibratoire de la couleur et de l'espace.

Orogenèse, 2015,

Acrylique, toile et bois, 27x200,

www.annecommet.com, anne.commet@gmail.com





Margot Degert

Née en 1985. Elle vit et travaille à Marseille.

«Sillonner des territoires, en arpenter quelques recoins, en faire face et volte face, en entassant des morceaux, petits morceaux posés bout à bout les uns sur les autres comme un tas de pierre, c'est aller à la rencontre d'une géographie, d'une géographie dont on est l'auteur. Principe de cartographie. Mon travail est essentiellement tourné vers le paysage extérieur mais aussi intérieur à chacun d'entre nous. Mon dessin constitue l'ensemble d'une pratique quotidienne basée sur des « mythologies personnelles ». Ce que j'appelle "mythographies" fonctionnent comme des cartes géographiques et sensibles, alimentées à la fois par des éléments culturels qui nous environnent et d'autres plus « sauvages », subjectifs, de l'ordre de l'instinct et du ressenti.

[...] En variant les supports et les outils, les différentes pièces permettent d'entrouvrir les brèches de la feuille de papier pour faire se répandre le dessin dans l'espace, en volume et faire tendre le tracé vers l'objet, la sculpture ou le livre. Ainsi les paysages qui m'entourent jouent un rôle important dans ma pratique qui se nourrit de ces images qui appartiennent à l'indestructible bazar de vieilleseries de l'imaginaire humain et de cette nature sauvage.

C'est précisément cette découverte qui m'intéresse et que je développe en créant à mon tour des espaces, me plaçant au milieu, donnant naissance à des espaces de "l'entre-deux". Toujours à mi-chemin entre le connu et l'inconnu, le dehors et le dedans. Mon appréhension des techniques comme méthode empirique me permet d'effectuer des déplacements. Partir d'une image, la retravailler, venir ajouter ou enlever des éléments, croiser les outils et les techniques. Il y a un déplacement entre le sujet et le matériau qui le remplace.»

Krakatoa, 2015,

Encre sur papier, 50x65,

www.margotdegert.blogspot.com, komut@hotmail.fr







Jo Di Bona

Né en 1975. Il vit et travaille à Villeparisis.

Fervent adepte du Graffiti, Jo Di Bona va s'en éloigner petit à petit et créer ce qu'il appellera par la suite le «Pop Graffiti», mélangeant collages, diverses influences du Graffiti, mais aussi de la culture Pop dont il s'est profondément imprégné.

Dans ses œuvres, il rend hommage aux icônes et grands personnages de l'histoire, travaille sur des portraits d'anonymes, tout en faisant des clin d'œil à d'autres artistes qui lui sont chers.

C'est avant tout cette liberté de créer qu'il aime et à laquelle le "Pop Graffiti" lui donne accès.

Après le 1^{er} prix du Graffiti à la Fondation EDF en 2014, de nombreux projets d'expositions, de performances et de fresques murales se sont enchaînés.

Amy is so Pop !, 2015,

Techniques mixtes, 100x100,
www.jodibona.com, amelievielle.agent@gmail.com



Credit photo : Vincent Duault



Vincent Duault

Né en 1989. Il vit et travaille à Paris.

« Quoi que nous fassions, vient toujours se poser à nous la question de la distance à adopter vis-à-vis des choses que nous éprouvons, qu'elles nous soient chères ou lointaines. En effet, cet intervalle nous séparant du monde extérieur a le pouvoir de donner de la valeur à ce qui se présente à nos yeux ; qu'il s'agisse d'objets inertes ou de personnes, cet espace nous séparant de ces derniers les occulte en partie, ne nous en donnant à voir que des signes que notre imagination se plaît à transformer en indices.

Cet espace possède son propre temps dédié, autonome, réel sans aucun doute, mesurable probablement...

Ce temps autonome, notre esprit l'éprouve en "photographiant" ce qui se présente à nos yeux, puis il le decode, le comprend, l'utilise en « développant » les pensées photographiées pour en faire des idées avec lesquelles il pourra jouer.

Voilà pourquoi j'aime chercher à faire des photographies.

Ces photographies peuvent varier par leurs procédés techniques de capture, mais la nécessaire décantation pour mener à bien leur aboutissement vers leur exactitude finale reste la même.

J'aime l'idée qu'une photographie ne puisse pas tout montrer dans sa forme mais puisse en indiquer davantage dans cet espace nous séparant d'elle, tel un intervalle introspectif qui prend l'allure d'un rendez-vous avec notre imagination.

Peut-être faut-il envisager l'idée que ce qui est ici photographié n'est que l'espace qui nous sépare des choses ? Ces choses dont nous n'en percevons que la surface, de la même manière que nous ne percevons que les effets du temps sur elles... »

Louis - I, Louis - 2, Arles 2014,

Tirages à développement chromogène d'après négatif couleur 20x25,
(60x75,5)x2

www.vincentduault.com, vincent.duault@gmail.com





Maxime Duveau

Né en 1992. Il vit et travaille à Paris.

Il n'y a personne dans les œuvres de Maxime Duveau. Espaces de projections nostalgiques ou fantasmés, ses dessins au fusain prennent leurs sources dans la mythologie du rock californien des années 50-70.

Il travaille à partir d'images glanées sur Internet ou de ses propres photographies de voyages, à Los Angeles par exemple, où il collecte signes et empreintes des lieux cultes d'une scène d'un âge d'or révolu. Ses dessins sont également des espaces qu'il traite au moyen d'un large registre de gestes à la surface. C'est ainsi que les paysages désincarnés de la ville-décor sont révélés par les réserves de scotch qu'il opère en amont. Palimpsestes contemporains, ses compositions plus abstraites font l'objet d'un travail de texture et de matière. Il gratte, froisse ou lacère le papier et ressuscite des décors de bars ornés de tags aux sentences définitives Dead End ou d'affiches de concerts dont il réalise les transferts parfois à même le mur.

Si le rock est un prétexte à cette archéologie, c'est finalement d'atmosphère dont il est question dans les dessins de Maxime Duveau. Une ambiance parfois proche de celle que souffle le saxophone de John Lurie dans Permanent Vacation.

Benjamin Laugier

Elvis America, 2014,

Fusain et transfert sur papier, 190x190,

www.maxime-duveau.tumblr.com, maxime.duveau@gmail.com



Credit photo : Ronnie Elliot





Ronnie Elliot

Né en 1963. Il vit et travaille à Musselburgh en Ecosse.



Ronnie Elliot a travaillé comme technicien du bâtiment avant de décider de changer de carrière et d'obtenir un diplôme universitaire en illustration. Il réalise des œuvres d'art de différentes formes, allant de la création pour des films d'animation au design d'ameublement. Depuis quelques années, il produit et expose des peintures et des sculptures.

« Je suis né en Ecosse, et comme beaucoup de gens, j'ai considéré mon pays de naissance pour acquis ; tout m'était familier, je ne pouvais pas le voir tel qu'il était réellement.

A 20 ans, j'ai déménagé en Angleterre pour étudier et j'y ai lu **Gormenghast** de Mervyn Peake. L'architecture décrite par le livre est, pour de nombreuses personnes, celle de la Chine, mais, pour ma part, cela m'a rappelé l'Ecosse avec ses bâtiments en pierre escarpée et ses ciels ouverts. Ce pays, que je commençais à apprécier de plus en plus, me manquait. En y retournant, je me suis mis à observer autour de moi et j'ai cherché, par la peinture, à représenter quelque chose de profondément écossais.

L'œuvre "**Gormenghast**" est un résultat de ce travail. Pour moi, elle capture le "caractère écossais" mais elle me rappelle aussi l'époque des vieux châteaux du livre, dont l'architecture a tant d'histoires qu'elle en est devenue un personnage à part entière. »

Gormenghast, 2005,
Huile sur toile, 83x83,
ronald.elliott@btinternet.com



Credit photo : Jörg Engelhardt





Jörg Engelhardt

Né en 1978.



À 12 ans, Jörg Engelhardt a travaillé le bronze pour la première fois dans l'atelier de son père. Après des études d'art à l'école de Brême, il revient à Bernau, où il retrouve l'atelier familial pour y exercer la sculpture et travailler son sujet favori : les singes.

« Les singes jouent un rôle mythologique important dans certaines cultures. En Egypte, les babouins ont été considérés comme des animaux sacrés. En Inde, le dieu singe Hanuman est adoré. Et pour moi, ils sont un terrain de jeu créatif où je me défoule » explique l'artiste *« Les singes sont les plus proches de nous »*.

Ses motifs récurrents sont empruntés à l'univers animalier et au monde du cirque : ses œuvres sont teintées d'humour et évoquent un parallèle avec le comportement humain.

Keine Sprache (Aucune langue), 2009,

Bronze, fer, bois de hêtre, 40x105x20,

www.joerg-engelhardt.de, joerge2@icloud.com





Monique Favart

Née en 1957. Elle vit et travaille à Lagny-sur-Marne.

[...]Monique Favart comme chacun d'entre nous barbote dans la débauche audio-visuelle qui ruisselle en continu des écrans. Avec ses très anciens moyens de peintre elle tente de mieux cadrer, d'assécher ce flot : en choisissant une capture vidéo, puis dans cette séquence en prélevant une photo, elle reporte méticuleusement celle-ci sur sa toile dans un autre format (très agrandi, comme s'il s'agissait d'une transplantation conduite au microscope), en s'attachant particulièrement aux accidents ou aux symptômes physiques de l'opération. Chaque support en effet a son grain, ses indices de réfraction, d'attachement ou de *frottement*; une vidéo n'offre pas la même aura qu'une photo argentique, ou qu'une peinture à l'huile, chacune apporte son coefficient de brillance, de présence ou d'adhérence que désigne je crois en anglais le mot *drag*, soit ce qui fait que la photo est photo, la peinture peinture, chacune dans son genre... Mais comment peindre la confusion des genres.

[...]En régime de mondialisation des images et des informations qui voyagent tellement plus vite et plus loin que les corps, ce visage par hasard et en quelque sorte *élu* a ceci de poignant qu'il avait toutes les chances de ne jamais nous parvenir, bouteille à la mer sur l'océan moutonnant des messages. Or il nous touche, il nous émeut par ce qu'il tient à nous dire et qu'en silence – le sublime silence de la peinture – pour le regard il articule. Je suis vivante, ici devant vous, malgré l'incroyable distance des codes, des supports ou des langues, j'existe et vous me contemplez, je fais désormais partie de votre espace, de votre rayon d'attention et de réflexions[...].

Extraits d'un texte de Daniel Bournoux, 2015.

Professeur émérite à l'université Stendhal de Grenoble

N16, 2015,

Huile sur toile, 97x164,

www.mfavart.com, favart@free.fr





Woojung Hoh

Né en 1987. Il vit et travaille à Paris.

À l'étroit sur la feuille de papier, Hoh Woojung transpose sur la toile le noir et blanc de ses dessins. Ce passage d'un médium à un autre lui permet de trouver un espace de narration plus ample pour développer les sujets de sa peinture. C'est à travers l'actualité, la politique et la société coréennes qu'il va trouver un point d'ancrage à son travail. Parmi les informations délivrées par les médias, l'artiste pointe les scandales à répétition, la corruption, le mensonge des dirigeants et l'oppression des individus dans les systèmes capitalistes. Cette indignation va nourrir chez lui tout un imaginaire noir emprunté à la bande dessinée, à la science-fiction et au cinéma. Ses peintures aux compositions très élaborées et aux atmosphères oppressantes saisissent celui qui regarde et lui proposent des espaces de projection et de questionnement.

Sans être prophétique, les peintures de Hoh Woojung d'un onirisme noir sont empreintes d'une grande mélancolie. Pour appréhender le monde à venir, il est nécessaire de regarder ces peintures pour saisir l'enjeu que représente la place de l'individu au cœur de la société. Pour ne pas être seulement "Spectateur" comme l'indique le titre d'une de ses peintures et pouvoir devancer les mutations de la société.

Dominique Pineau, octobre 2015

Maison abandonnée, 2014,

Huile sur toile, 114x162,

www.woojunghoh.weebly.com, hohwoojung@gmail.com





Hyane

Né en 1982. Il vit et travaille à Toulouse.

« Passionné de dessin depuis mon plus jeune âge, je suis sorti de l'Ecole des Beaux-Arts de Saint-Etienne.

Après un éphémère passage dans le monde du design produit, j'ai rapidement fait le choix d'un retour au sensible, à une pratique plus libre, plus introspective, où la forme existe pour elle-même et non en tant que valeur ajoutée, ou énième argument "marketing".

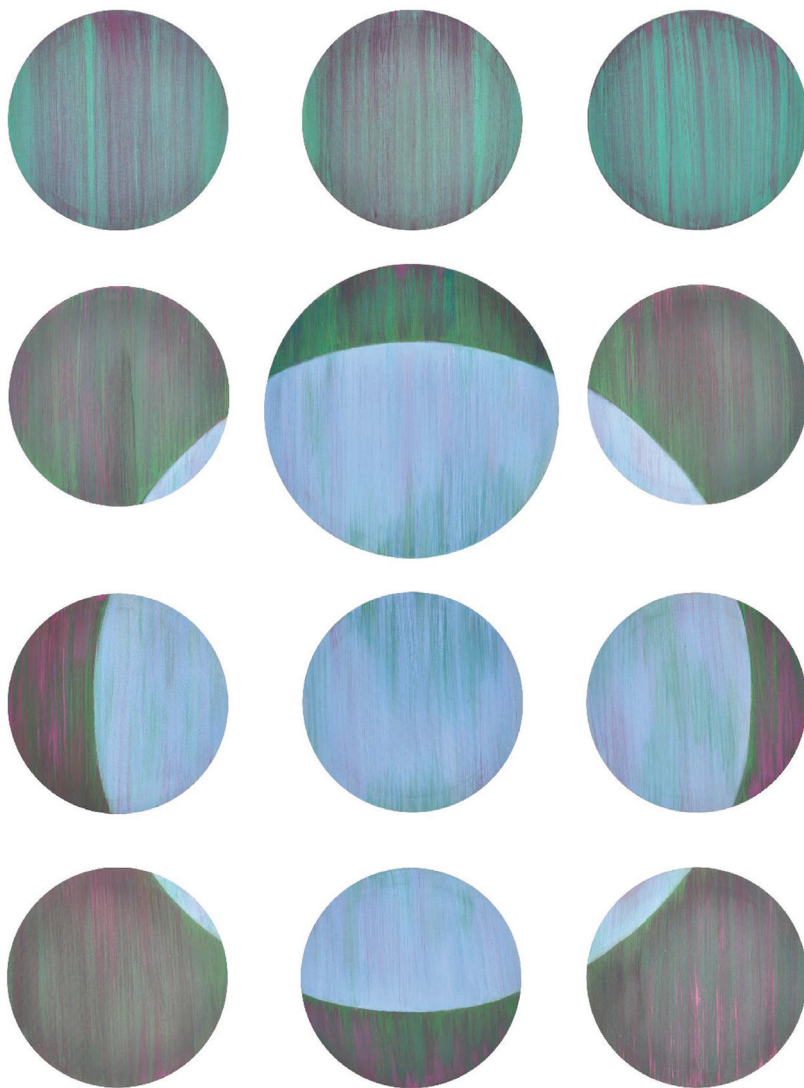
Ces sept années autant riches d'expériences positives que de désillusions, m'ont conduit à développer en parallèle ma pratique et à entretenir mes doutes et paradoxes : l'envie de donner à voir, voire de "célébrer" mes errances et d'interroger par le biais de mes propres pulsions. Ainsi est né un avatar, libéré des contraintes de commandes, de budgets, de fonctions ou de cibles : Hyane.

Mon travail se compose d'un ensemble de dessins, jeux, sculptures ou figurines, sortes de vanités contemporaines qui tendent à faire du conte de fées une désillusion et de la ruine, la source d'un autre regard.

Le mignon et les douces choses de l'enfance se confrontent à leur dégénérescence, la gêne, le "disgracieux" deviennent séduisants et le tragique, parfois, malicieux. »

La Meute : Crocuta crocuta n°23 et n°26, 2015-2016,

Pierre noire et encre sur papier, 100x70,
www.hyane-yy.com, yann.yvinec@gmail.com



Crédit photo : photo S. Schneider





Marie-Thérèse La Spada

Née en 1962. Elle vit et travaille à Paris.

« La couleur est un univers infini, un domaine où il est toujours possible de trouver des associations, des combinaisons, des nuances, des tons que l'on peut travailler avec un ressenti personnel et les mettre en relation avec des formes ou des matières.

A partir d'une surface monochrome, il est possible de créer une profondeur en quelques tons. En jouant sur la vibration de la couleur, on peut sonder l'optique et subtilement troubler l'œil. La vie des couleurs fait ainsi naître des sensations pouvant, par exemple, amener au silence et à la contemplation ou au contraire exciter l'œil. Je la considère comme un langage qui a une force évocatrice propre à transmettre une émotion hormis sa valeur esthétique. La technique à l'huile, quant à elle, me permet de me situer dans une tradition mais aussi d'écrire un temps qui ne souffre pas la vitesse.

Au-delà de la couleur, ce sont des morceaux d'univers qui sont peints, des espaces infranchissables. La verticalité du geste revient comme un leitmotiv faisant le lien entre la terre et le ciel. Elle figure également la verticalité de l'Être. L'installation des pièces trouant l'espace du mur conduit à une recherche sur la spatialité picturale.

Avec **Projection bleue**, le regard converge vers le halo lumineux. Malgré son aspect morcelé, ce voile bleu vient aussi vers nous comme la lune lorsqu'elle est au plus proche de la terre. C'est sa clarté qui provoque cette sensation. Puis, ces tondi modules ouvrent vers un espace possible au-delà de la pièce. »

Projection bleue, 2013,
Huile sur toile, 107x148,





Crédit photo : Estelle Lagarde





Estelle Lagarde

Née en 1973. Elle vit et travaille à Paris.

La fiction est au cœur de l'œuvre d'Estelle Lagarde. Depuis 1996, ses débuts d'auteur dans la photographie, la mise en scène est sa matière première, bien au-delà de sa manière. Elle part de la réalité pour nous conduire vers le rêve, l'absurde, l'incongru.

De "Dame des Songes" en "**Contes Sauvages**", d'"Hôpital" en "Maison d'Arrêt", c'est par le biais de l'étrange et de l'onirique qu'elle semble vouloir regarder et éprouver le monde qui l'entoure. Ce monde qui est aussi le nôtre.

Estelle Lagarde joue avec le temps et la lumière. Basée sur une durée de pause plus ou moins longue, la technique de l'artiste génère des lumières irréelles, enveloppe les personnages d'un halo mystérieux et fragile. Toutes les photographies sont réalisées à la chambre, sur tirages argentiques.

La rencontre avec un lieu est le facteur déclenchant et tangible d'une construction visuelle, d'une plongée dans la fiction, et dans un mouvement retour, d'une possible interrogation du réel. Son œil de photographe est aussi celui d'une architecte : sur le terrain, en découvrant des bâtiments en passe d'être détruits, réhabilités et destinés à une nouvelle vocation, naît l'idée d'une nouvelle mise en scène.

Olivier Bourgoïn, directeur de l'agence Révélateur

Le Bal, série Contes Sauvages, 2007,

Photographie argentique, 64x84,

www.estellelagarde.com, photo@estellelagarde.com





Myriam Martinez

Née en 1980. Elle vit et travaille à Plougasnou.

«Sculpter oblige parfois à mettre à nu, à dévoiler quelque chose entre le récit et le mythe. Ces corps féminins sont invincibles. Ils ont traversé les saisons du feu pour connaître un état de calme froid, pur et blanc.

J'ai voulu sculpter la douleur muette du corps muté.

Le non-visage est un cri silencieux séparé de son corps par sa propre métamorphose sans origine ni destination.

C'est une forme silencieuse de tératologie, la monstruosité de l'absence d'image, l'invincible impuissance devant la perte de soi.

Le visage est perdu, mais l'énigme retrouvée, l'apparence reconquise dans une nudité corallienne, sous-marine, séparée.

La bouche chante le son de l'explosion du corps, le désir impétueux d'une prière sans langue, elle va parler comme on crie sans langage.

Figurer la séparation, et maintenir cette séparation unie et intacte par la céramique.

Déclinaison des invincibles est un Chant aux formes et thèmes anciens repris dans une incantation contemporaine et personnelle, parlant des relations entre la blessure et l'intact.»

Femelle, 2015,

Porcelaine modelée, 18x10x25,

www.myriammartinez.com, martinez_myriam@yahoo.fr





Sandrine Métriau

Née en 1982. Elle vit et travaille à Paris.

« L'ensemble de ma démarche artistique repose sur une volonté de donner une nouvelle esthétique à des objets du quotidien banalisés et parfois même oubliés.

Il s'agit d'extraire ces objets (sacs plastiques, VHS, briques de lait ou jus de fruits, câbles électriques) de leur quotidien et/ou désuétude afin de les utiliser comme matière première constitutive de sculptures ou d'installations. Inspirée par l'œuvre d'El Anatsui, je m'attarde à collecter ces objets usagés portant en eux ces témoignages historiques et/ou sociétaux. Chacune de mes œuvres se propose selon un ensemble abstrait s'inspirant de formes issues du quotidien ou encore du monde végétal et/ou topographique (arbres, stalagmites, continents...) révélant ainsi la pensée consciente comme inconsciente des relations entretenues par l'homme avec la nature.

D'un autre côté, le tricot est un de ces témoins relatant l'évolution de la société au gré de l'histoire portant en lui cette dimension de l'héritage, de la transmission et de l'oubli possible. La répétition et la simplicité du geste de cette pratique assujettissant des matériaux simples pourraient se révéler comme une énième perception du recyclage de rebus mais elle s'impose plus à moi comme moyen d'expression et d'interprétation d'une société environnante imposante.

J'entreprends alors de faire se rencontrer ces deux réflexions : les objets banalisés ou en désuétude soumis à la pratique du tricot. L'œuvre devient ainsi le terrain expérimental d'un dialogue entre la matière première et la technique utilisée, élaborant une conversation paradoxale sur l'expérience de l'oubli par le témoignage du vécu donc de la mémoire. »

Fe2 03, 2015,

Bandes magnétiques de VHS tricotées, 150x100x120,
www.tpkbysandrinemetriau.com, contact@tpkbysandrinemetriau.com





Crédit photo : Martin Monchicourt





Martin Monchicourt

Né en 1986. Il vit et travaille à Paris.

Martin Monchicourt étudie et pratique la charpente de 2002 à 2009 ; puis étudie à l'Ecole nationale supérieure des beaux-arts de Paris de 2010 à 2014. Diplômé en juin 2014, avec les félicitations du jury. Il enseigne depuis 2015 à l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Paris Belleville.

« La Schmidler S4, la K2 sont des machines-outils à commandes numériques conçues pour usiner des charpentes traditionnelles. Elles simulent la production artisanale.

Mon travail porte sur la mise aux normes, la standardisation, la rentabilité. La facture de mes pièces a une apparence industrielle, je tente de la simuler. Elles sont comme des prototypes envisageables à la production de masse et mettent en tension l'industrie, l'artisanat et les savoir-faire.

Je m'empare d'éléments de la vie courante et leur fait subir une mutation, un mouvement. J'utilise les codes de l'architecture, ceux du bâtiment, du domestique mélangeant le privé et le public.

Les objets, les espaces, les situations que je crée ont l'air fonctionnels, anticipés. Ils sont en fait non productifs, non praticables. Mes sculptures, mes installations contraignent, dirigent le visiteur qui devient corps dans l'espace. Il saisit alors le contre-sens et le contre-emploi de mes pièces. »

Les mitoyennes (détail), 2016,

Panneau contreplaqué, peinture, crépi,
plaque ondulée fibres ciment, 170x185x90,
www.martinmonchicourt.com, martin.monchicourt@gmail.com



Crédit photo : Léo Cruz





Camila Moreira

Née en 1981. Elle vit et travaille à Courbevoie.

Forme et perfection d'un corps : l'âme des objets de Camila Moreira

La couleur rouge traverse tous les objets et couvre la peau de ces corps lisses, rugueux, brillants, glissants, doux, abrasifs, froids, chauds. La diversité de matières présentes dans les divers objets créés par Camila Moreira permet de visualiser la recherche par laquelle l'artiste/chercheuse se lance. Le verre, le velours, le fer, l'eau, la laine et le papier sont quelques de ces matières exposées à nos yeux qui pénètrent notre sens et fertilisent notre imagination. Les formes et les figures présentes dans les œuvres de Camila sont réalisées par ces matières qui, comme des caresses et des coups de poings, touchent notre esprit, provoquant diverses perceptions. Ainsi, les poupées, les tables, les bancs, les balançoires, les visages, les yeux et les bateaux flottent dans notre imagination sans perdre leur matérialité, sans se dissoudre en images vides. Chacun de ces objets portent avec eux leur âme.

**Texte de Lucienne Lehmkuhl, DRA en Histoire - Pos doc : CEHTA/
EHESS, Professeur à l'université fédérale d'Uberlândia-Brésil
Trad. Gabriela Moreira Université Paul-Valéry Montpellier 3**

La balançoire de l'espérance, 2013,

Installation,

[facebook.com/camilamoreira.arte](https://www.facebook.com/camilamoreira.arte), camilarmcruz@hotmail.com





Yuichiro Moriyama

Né en 1984. Il vit et travaille à Paris.

Après une formation initiale au Japon à l'université d'Arts Plastiques de Tokyo, Yuichiro Moriyama s'installe à Paris. Il poursuit sa formation à l'Ensba de Paris puis à l'atelier Alberola. Par la suite, il déploie son activité professionnelle en participant à plusieurs expositions.

« Ce qui m'inspire, ce sont les images qui me semblent appartenir à "un autre monde" : celles d'un univers parallèle qui m'apparaît dans la vie quotidienne à l'aide de jeux de reflets, de miroirs, de fenêtres, ou tout simplement d'une vue merveilleuse ou étrange. Comme ces images, virtuelles, offrent plus de romantisme que de réalité, elles exercent sur nous un pouvoir de séduction et dominant de plus en plus le monde réel. Une couleur en imprègne une autre, comme si les deux univers se mélangeaient. Et je peins ce phénomène. »

Canapé vert, 2014,

Huile sur toile, 130x165,

www.yuichiromoriyama.com, jhonpon@msn.com





Adrian Narvaez Caicedo

Né en 1980. Il vit et travaille à Bourges.

Les visages de personnages se dérobent avec des masques à gaz, des combinaisons de protection biologique couvrent les corps dans les tableaux d'Adrian Narvaez Caicedo.

La catastrophe imminente, toujours suspendue, est omniprésente dans ses peintures. Une tension se dégage de son œuvre liée au désarroi, à l'impuissance et la peur.

« *L'absurde est devenu la règle, tout se produit simultanément* » affirme l'artiste ; la vulnérabilité, la peur et la disparition sont cette violence qu'il s'obstine à réitérer. Pour Caicedo, l'homme dans son monde auto-imaginant est inévitablement l'archétype du monstrueux. Tout n'est pas pessimiste, les couleurs vives, les plis, la transparence des matières récurrentes dans son œuvre servent à neutraliser le caractère oppressant de ses peintures.

Punished s'inscrit dans cette perspective. Tête baissé, le personnage robuste adopte la même position qu'un enfant puni, se retrouvant au coin. Les reflets de lumière et le rendu de la texture plastique des gants et de la combinaison protectrice permettent une fissure du réel. La couleur jaune éclatante fait appel aux tonalités récurrentes dans les codes signalant le danger et remémore la peau des insectes ou des reptiles venimeux. Cet homme apeuré et très fragile souhaiterait-il bluffer, leurrer l'ennemi en se déguisant en bête à danger mortel ?

Punished, 2015,
Huile sur toile, 150x150,
www.adriancaicedo.com





Guillaume Pallat

Né en 1967. Il vit et travaille à Paris.

Après avoir étudié la photographie à l'Ecole nationale supérieure des Arts Visuels de La Cambre, à Bruxelles, il anime depuis 1992 de nombreux workshops et ateliers de pratique artistique (photographie, sténopé, animation, vidéo) en France et à l'étranger.

En résidence d'artiste à Baltimore, il a cherché à questionner le paysage d'une ville livrée à une situation économique et sociale poussée à l'extrême, sans jamais dénoncer mais en soulignant avec ironie les aberrations d'un système outrancier, il réalise deux nouvelles séries : **"Blue Light Project"** et **"Perversion"**.

Baltimore, ville de l'excellence, de la pauvreté et de l'humour, est le personnage complexe d'une scène de crime au quotidien quadrillé par un système de vidéo surveillance "qui enregistre tout". La caméra rotative aux flashes bleutés signe la mémoire ou la potentialité de l'événement dangereux, de l'événement susceptible de porter trouble à la tranquillité publique, de l'événement fantasmé par le voisinage.

Guillaume Pallat joue de l'ambiguïté de l'image où la photographie transforme un cauchemar en énigmatique beauté. A chacun de se faire son opinion dans ce jeu trouble de l'observateur observé, où le hors-champ est aussi constamment présent à l'image qu'il est nulle part, laissé à la virtualité de celui qui décrypte les bandes enregistrées comme à celle du spectateur.

Blue Light #06, 2009,

Photographie argentique, 80x110,

www.guillaumepallat.com, guillaumepallat@hotmail.fr





André Perfetti

Né en 1986. Il vit et travaille à Paris.

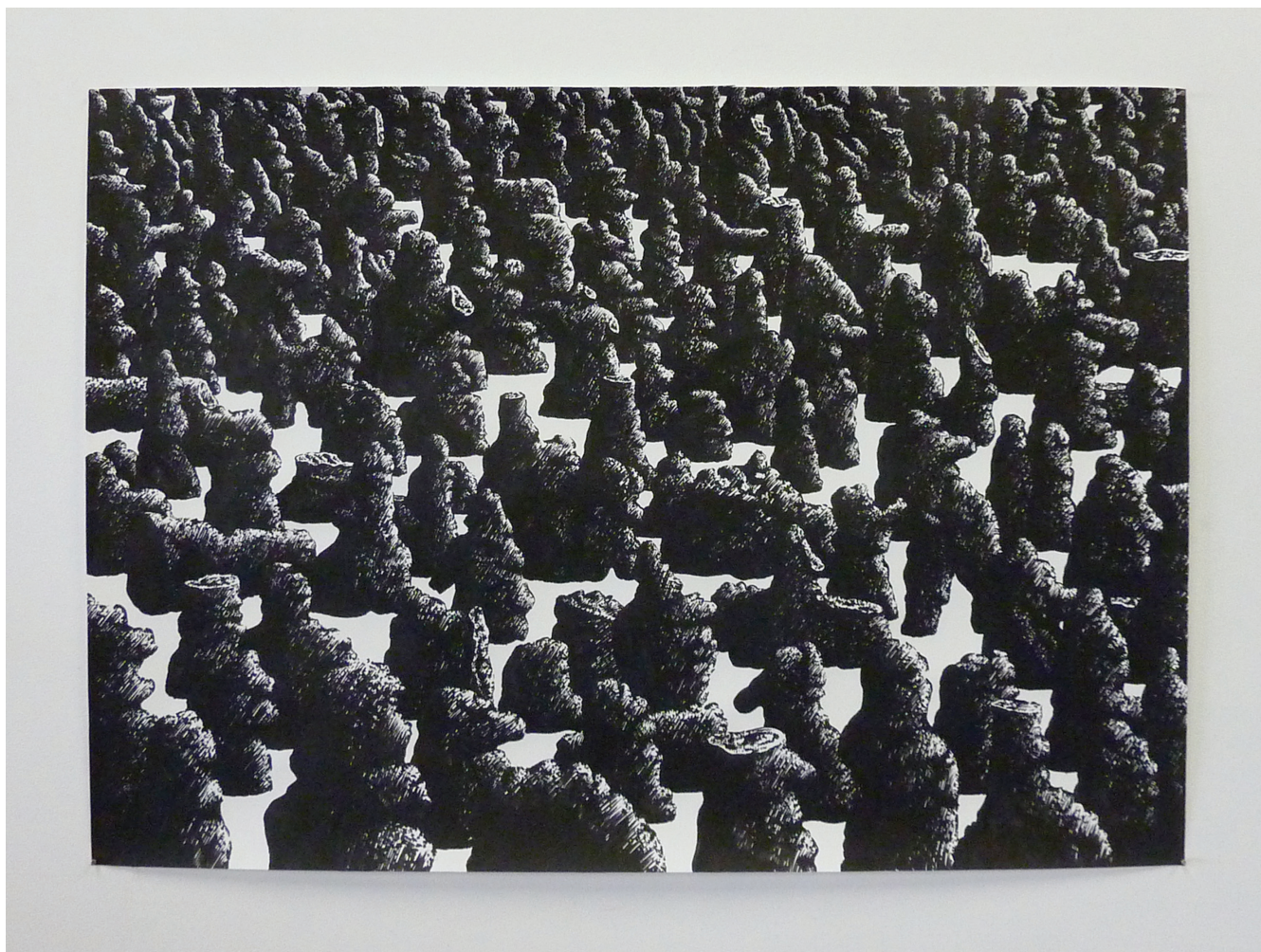
«Artiste conceptuel français, je questionne le pouvoir du média sur le contenu transmis dans une œuvre, et sa réception. L'interrogation des formes et de l'inachevé, dans la construction en perpétuel mouvement de mon travail artistique et la pluralité des perceptions sont au fondement de ma pratique.

Elle est rendue possible par l'association de l'autre (spectateur ou participant). La pluralité des "regardeurs" est polyphonie et réunit des visions, des points de vue comme un récit à plusieurs, chacun répondant personnellement à des dispositifs formels, mettant en relation l'entendement, les sens et les pré-constructions sociales individuelles.

Cette autre France que symbolise un drapeau tricolore, où la place du blanc central écrase les couleurs latérales, réduites à de minces bandes, évoque sans la nommer l'abstention. La démocratie présentée dans ses limites revêt la forme d'une dystopie, exprimant la difficulté pour l'individu de s'affirmer à travers ses institutions, son système, ses symboles.»

Autre France, 2015,

Techniques mixtes, dimensions variables,
www.andreperfetti.com, perf.andre@gmail.com





Chloé Poizat

Née en 1970. Elle vit à Paris et travaille au Pré-Saint-Gervais.

« Mon travail se déploie autour de la fiction, du lien particulier que j'entretiens avec la littérature, le cinéma et la photographie.

Ces influences, qui se croisent et s'agglomèrent de façon subtile et parfois inconsciente, sont délivrées à travers l'étrange, l'énigme, le grotesque et la peur.

La disparition des êtres, des choses et des lieux, les choses imperceptibles, l'idée de passage d'un état à un autre, de ce qui persiste ou non, l'illusion et la métamorphose, sont les thèmes fondateurs de mon travail. »

Ruines (détail), 2013-2014,

Encre de chine sur papier, 9 formats de 70x50,
www.chloepoizat.com,



Crédit photo : Pascal Vangysel





Nicolas Rousseau

Né en 1971. Il vit et travaille à Ivoy-le-Pré.

Nicolas Rousseau marche dans un rêve.

Il est complètement délirant et excentrique, il vit dans une bulle dorée, il est riche et ne travaille que pour se divertir.

Il cuit lui-même des Rolex dans un four Suisse en fibre des Alpes.

Malgré cela c'est un prince, un cœur tendre et peut-être un géant.

Modestement, il œuvre à l'édification d'un style flamboyant – érotique, tout à fait impudent.

Et c'est un tour de force car alors, tout devient léger.

Grands vases lunaires qui découvrent des femmes espérées.

Nymphes aux yeux verts, qui disparaissent, qui apparaissent, qui affleurent dans la glaise.

Ce sont des bas-reliefs qui tournent. Des érotiques de poupées. Couronnées de châles d'or et de laine.

Ah, cantique ! En vérité, c'est un chant !

C'est un hymne presque innocent !

Rémy Pastor

Super-Héros, 2015,

Porcelaine décorée aux oxydes, 40x20x14,

www.nicolas-rousseau.com, nicolas.rousseau19@wanadoo.fr





Julia Scalbert

Née en 1984. Elle vit et travaille à Marseille.

[...] Ici, la manière du peintre est un anachronisme pour l'époque : pas de rapidité ou d'identification immédiate. Julia Scalbert hérite d'une dimension picturale qui n'est plus dans la dichotomie figuration/abstraction. Et les objets peints cherchent leurs formes dans la tension que crée ce paradoxe. Ce n'est pas nouveau, chercher à peindre ce que la peinture peut exprimer par ses propres moyens. Mais aussi, tel que l'avait commencé le peintre Guston, résoudre l'énigme de « ces formes solides placées dans un espace imaginé ».

Les énigmatiques empilements de Julia Scalbert donnent à voir un espace pictural paradoxal qui figure la persistance du désir dans le temps. Le sujet de la peinture y est incontrôlable, solide, et le lieu de nombreuses métamorphoses.

Angela Freres, 2015

Sans titre, 2012,

Acrylique sur toile, 90x100,
www.juliascalbert.com,



Crédit photo : EnsAD





Anna Ternon

Née en 1990. Elle vit et travaille à Paris.

« Ma mémoire est cet Autre qui partage ma vie. C'est une entité à part entière puisqu'elle agit selon ses propres règles, ne m'offrant qu'une très petite marge de manœuvre. Elle se trouve à la source de toute création puisqu'elle est la première à entamer un processus de fictionnalisation.

Chaque souvenir trace un chemin qui lui est propre dans les différentes régions de notre cerveau. Les réminiscences agissent à la manière d'un cours d'eau qui creuse son lit jour après jour : elles façonnent leurs routes tout en faisant peu à peu disparaître certains lieux.

C'est ici que commence l'invention des territoires.

Notre mémoire s'empare de chaque parcelle de terre et ensemble, elles recréent une histoire. La matière propose et la mémoire dispose dans un échange durant lequel les espaces se délimitent pour mieux se distinguer. »

Discernement, 2015,

Pastel gras, tarlatane, verre, acier, 120x48x80,
www.annaternon.com, annaternon@gmail.com





Geoffroy Terrier

Né en 1976. Il vit et travaille à Nantes.

« C'est quoi ma démarche finalement ? C'est celle d'un chercheur, je remonte l'Histoire de la peinture. Collections de crânes, séries, je me fais entomologiste. J'interroge les capacités matériologiques du papier mais couvert de peinture. Je transforme, recycle, détruis ; exploiter la série pour décliner un ensemble d'actions. Le geste est dans un état de production ; faire acte de présence. Le faire est dans la matière. Il y a de la couleur, de la peinture et c'est là que tout se joue. J'œuvre à l'intérieur même du processus. Mes volumes de papier parlent d'eux-mêmes. Ils disent tout de ma recherche ontologique. Je suis de ceux qui ont regardé Matisse, je suis de ceux qui penchent vers Buraglio, de ceux qui puisent chez Supports/Surfaces. J'expérimente et interroge la matière. Fixer un volume de papiers au mur, offrir une frontalité tout en considérant que cela a de l'épaisseur. *(D'après notes de carnet.)*

Ma démarche plastique interroge la porosité d'un matériau. Le papier. Je me considère archéologue ; je creuse, je fouille. Je mets en place des procédures engendrant une série de gestes. Peindre : s'emparer d'une feuille de papier, la recouvrir de couleur(s). Répéter la même opération. Coller/assembler : le papier collé en couches garde en mémoire le processus de fabrication. Scier. Poncer à d'autres moments. Tout est à découvrir sous la forme d'un fragment, qui met en jeu une poétique. »

Sans titre (Relief), 2015,

Papier, encre de Chine, pigment, 25x25x3,
www.geoffroyterrier.fr, geoffroyterrier1@gmail.com



Credit photo : Ruihan Wang





Ruihan Wang

Né en 1984. Il vit et travaille entre Paris et Beijing.

« Il fallait assumer dans le même temps mon héritage culturel chinois et la découverte de la pratique picturale ici et maintenant en France. Dans la fabrication de la peinture, la couche, même encore porteuse d'une image, était pour moi fascinante. J'ai toujours pensé qu'elle pourrait se définir comme achevée et être considérée pour elle-même. J'ai donc renoncé, d'une certaine manière, à l'image dans ma peinture même si celle-ci fait référence à certaines images assumées.

Ma peinture a tenté une forme d'autonomie en devenant parfois même un volume. Je l'applique soigneusement sur le support en engageant les questions de temps, d'ordre et de protocole d'actions et de gestualité. Peindre devient un programme. Parfois alors la peinture semble juste hébergée temporairement sur son support. Elle prend une autonomie vis-à-vis de son lieu, migre, quitte le domicile.

Mon travail est patient, presque tranquille mais j'espère, dans ses aspects migratoires, qu'il raconte un peu mon histoire personnelle, et celle aussi de mon rapport à une pratique artistique à la fois légère et ténue. »

Echographie (détail), 2014,

Peinture acrylique sur bois, encre de Chine, (60x65x40)x4,
www.wangruihan.com, wangruihan1984@gmail.com





Justin Weiler

Né en 1990. Il vit et travaille entre Nantes et Paris.

« Peindre est quelque chose de résolument charnel, avec ses odeurs, sa saleté et son inconfort. Je me sens parfois comme un boucher... La peinture c'est avant tout une question d'obsession. Si j'avais su ce que peindre signifie, je veux dire, ce que faire corps avec la peinture signifie, je pense que face à l'ampleur de la tâche, je ne l'aurais jamais affrontée. J'ai donc commencé la peinture avec une grande incompréhension et je m'y suis jeté.

Un fil conducteur réunit l'ensemble de ma production ; quelque chose qui touche à la condition humaine et à la question des vanités.

J'ai mis en place plusieurs systèmes de contraintes afin d'explorer la peinture : supprimer une couleur de ma palette, ne m'attacher qu'à un seul sujet, jouer avec la reprise de tableaux de grands maîtres en me les réappropriant.

Puis, le champ de la peinture s'est ouvert au lavis. L'encre de chine, que je travaille en succession de couches monochromatiques, me permet de varier l'intensité de la couleur et de mettre une distance. Je quitte la peinture charnelle.

J'ai développé un projet initié par des rideaux de fer criblés de balles vus lors d'une résidence au Liban.

Les motifs de ces lignes horizontales sont soulignés par une lumière forte et zénithale contrastée par ces trous noirs, qui comme sur une partition, viennent dessiner des notes de musique. Ces partitions sensibles écrivent une musique prenante et énigmatique. »

Beyrouth, 2015,

Lavis, encre de chine, 205x110,
justin_weiler@yahoo.fr





Credit photo : Joo-Hee Yang





Joo-Hee Yang

Née en 1982. Elle vit et travaille entre Marseille, Paris et Séoul.

« À cheval entre deux cultures : française et coréenne, j'ai cultivé un regard singulier, observateur.

J'ai mené une vie nomade, voyageur de résidence en résidence jusqu'à maintenant. Je vis perpétuellement dans un "espace-temps" transitoire où je suis confrontée à d'autres cultures, d'autres sociétés représentées par des acteurs sociaux variés.

Mon travail d'artiste pourrait s'apparenter à celui d'un anthropologue, sociologue poétique : j'observe, interroge et étudie un objet spécifique et ses liens complexes qui l'inscrivent dans une culture particulière.

L'espace, dans mes recherches, est l'élément le plus flexible et concret. Il est perçu comme un matériel physique, mais également comme un matériel mental : ouverture d'une dimension liée au mouvement, au temps. Chaque espace contient son propre temps et sa propre vitesse.

Ce mélange de vitesses différentes des « espaces-temps » m'habite. Plastiquement, ces notions se mettent en œuvre par l'acte de construction et dé-construction : le vide devient plein, le plein se vide. L'espace se lie au temps, tout se modifie, disparaît et se ré-invente rapidement. »

Sans titre, 2015,

Tubes fluorescents usagés, paraffine, dimensions variables,
jooheeyang0730@gmail.com



NOTES

15 horizontal dotted lines for notes.

